

Clio : l'Histoire en Occident est-elle devenue un lieu de mémoire ?

« C'est moi qui fus la belle *Clio* si adulée... »

Charles Péguy

L'Histoire est-elle un lieu de mémoire européen ? Voilà une question bien iconoclaste qui, dans les années 1970 encore, aurait étonné, sinon choqué les historiens. Mieux, ils ne l'auraient tout simplement pas comprise. Puisqu'il était entendu qu'il y avait, d'un côté la mémoire, de l'autre l'histoire, leur domaine, qui commençait là même où la mémoire s'arrêtait. Ce sont les bouleversements intervenus depuis, marqués notamment par l'irrésistible montée de la mémoire en Europe et ailleurs, qui ont conduit à interroger l'Histoire, à la fois comme discipline et comme croyance majeure du monde moderne, soit d'un monde qui désormais n'était plus le nôtre. Dès lors, l'Histoire qui allait avec ce monde moderne, qui a servi à le dire et lui a donné sens (le sens de l'Histoire justement) peut-elle être encore la nôtre¹ ?

Il n'est pas question de retracer ici le long parcours du nom « Histoire » en Europe, depuis qu'Hérodote l'a lancé au V^e siècle avant notre ère. Si le nom a traversé vingt-cinq siècles, sans jamais être abandonné, divers en ont été les usages et nombreuses les manières de l'entendre. Car, en le reprenant, chaque époque le pliait à ses propres desseins, tout en conservant une part, variable et toujours révisable, des façons précédentes d'en user. Il était là, à la fois familier et commode, ayant vite acquis une forte évidence, et, à chaque fois renouvelé, puisqu'il permettait des mises en ordre de ce qui était advenu et advenait et offrait de nouveaux aperçus sur le monde et son passé. De quoi s'agissait-il, sinon de comprendre plus pour agir mieux dans le présent, son présent ? Dans chacun des présents successifs.

Depuis l'Antiquité, Clio était reconnue comme la Muse de l'histoire, car ceux qu'elle chantait acquérait une belle gloire (*kleos*). Ce qui rappelle qu'en Grèce, la première histoire est sortie de l'épopée. Avant Hérodote, il y eut Homère. Et longtemps, l'histoire a célébré les hauts faits, les princes et les grands hommes, en vue d'offrir des exemples à imiter (et parfois à ne pas imiter). Mais aujourd'hui, Clio semble avoir été supplantée dans nos sociétés européennes par Mnemosunê, Mémoire, connue, depuis Hésiode, comme la mère des Muses. Si bien que, par une sorte d'inversion de la filiation, la mère a pris la place de la fille. Ce n'est plus l'Histoire qui juge et jauge la mémoire, mais la Mémoire qui, se retournant vers l'histoire, la questionne, voire la récuse, et, en tout cas, peine à comprendre ce qu'elle a pu représenter entre la fin du XVIII^e siècle et celle du XX^e siècle pour un monde dont elle aspirait à devenir la nouvelle religion. Cette période a correspondu à la mise en place et à l'affirmation du monde moderne : nations et empires coloniaux ont marché main dans la main. Mais deux guerres mondiales plus tard, une Europe exsangue et en ruine abandonne ses empires et se lance à corps perdu dans la reconstruction. Une autre ère débute, qui va être

1 François Hartog, *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013.

celle de la guerre froide, de la course au progrès et aux armements entre l'Est et l'Ouest. Jusqu'à la chute du mur de Berlin en 1989, suivie de celle de l'empire soviétique. L'histoire est bien connue, et ce n'est pas d'elle dont il s'agit ici. Vu avec le recul, ce siècle et demi apparaît comme une époque de l'histoire universelle, particulièrement active, agitée, violente, qui a révolutionné le monde, conjuguant découvertes de la science, prouesses technologiques et destructions, avancées sociales et exploitations féroces, régimes démocratiques et dictatures brutales, morts par millions, crimes de masse et génocides : le tout à des échelles inouïes et à un rythme jamais vu. Parmi toutes les conditions qui ont rendu possible ce parcours singulier, qui a fait plus qu'ajouter un nouveau chapitre au vieux schéma de la succession des empires (tel qu'on l'avait longtemps lu dans le Livre de Daniel, en y reconnaissant la trame d'une histoire providentialiste), l'Histoire, je veux dire la conception de l'histoire ou, mieux, le concept moderne d'Histoire, a-t-il joué un rôle : son rôle ? Et si oui, lequel et par quelle voie ? Pour répondre, partons d'une proposition générale, que nous essaierons de vérifier. En prise sur nos expériences du temps, le concept d'histoire ne peut manquer de se transformer dès lors que vont se modifiant nos rapports au temps. Car, dès l'élaboration des premiers calendriers, les groupes humains ont toujours fait du temps un objet social et un enjeu religieux, politique et économique. Et le dégagement d'un temps proprement « historique » coïncide avec ce que nous avons nommé « temps moderne ».

1) *Clio et le temps moderne*

En Europe

Partons de la définition de l'Histoire donnée par Pierre Larousse dans les années 1870, à un moment où elle est reconnue comme une puissance établie.

Le mouvement historique, inauguré au XVII^e par Bossuet, continué au XVIII^e par Vico, Herder, Condorcet, et développé par tant d'esprits remarquables de notre XIX^e siècle, ne peut manquer de s'accentuer encore davantage dans un avenir prochain. Aujourd'hui, l'histoire est devenue, pour ainsi dire, une religion universelle [...] Elle est destinée à devenir, au milieu de la civilisation moderne, ce que la théologie fut au Moyen-Âge et dans l'Antiquité, la reine et la modératrice des consciences.²

Qu'a-t-il fallu, demandons, pour qu'on pût énoncer une telle profession de foi en l'Histoire et en son avenir ? Parcourir un long chemin, dont les principales étapes ont eu pour nom : la reconnaissance que les hommes font l'histoire, le passage d'une conception de la perfectibilité au progrès, la sortie du carcan des six mille ans de la chronologie biblique et l'ouverture vers un futur indéfini. Le temps, pour parler comme Ernest Renan, apparut désormais comme « *le facteur universel, le grand coefficient de l'éternel devenir. Si bien que toutes les sciences, échelonnées par leur objet à un moment de la durée, devenaient historiques et que l'histoire, celle des sociétés humaines, se révélait la plus jeune des sciences*³ ». On était passé d'une histoire maîtresse de vie et relevant de la rhétorique à l'Histoire maîtresse d'un univers en constant devenir et aspirant à devenir une science. On

2 Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle*, volume 12, article *Histoire*, p. 301.

3 Ernest Renan, *Lettre à Marcellin Berthelot, Œuvres complètes*, Paris, Calman-Lévy, 1947, I, p. 634.

sortait de ce que j'ai appelé l'ancien régime d'historicité pour entrer dans le régime moderne d'historicité, qui se caractérise par la prédominance de la catégorie du futur et par un écart qui va croissant entre champ d'expérience et horizon d'attente, pour reprendre les catégories déployées par l'historien allemand Reinhart Koselleck⁴. Le futur est le *telos* : le but. De lui, vient la lumière qui éclaire le passé. Le temps n'est plus un simple principe de classement, mais l'acteur, l'opérateur d'une histoire processus, qui est l'autre nom ou le nom véritable du Progrès. Cette histoire, que les hommes font, est vécue comme s'accélérant. Dans ce monde, devenu historique, on ne peut que croire en l'Histoire : cette croyance peut être diffuse, réfléchie (théorisée par les philosophes de l'histoire, comme Hegel et Marx), contestée, mais elle est de plus en plus partagée. Alexis de Tocqueville est celui qui, en 1840, en a donné la formulation la plus claire : « *Quand le passé n'éclaire plus l'avenir, écrit-il, l'esprit marche dans les ténèbres*⁵. » Par ces mots, il prend justement acte de la fin de l'ancien régime d'historicité (quand la lumière venait du passé) et donne, du même coup, la formule du régime moderne, c'est-à-dire la clé d'intelligibilité du monde depuis 1789, où c'est désormais l'avenir qui éclaire le passé et trace le chemin de l'action. C'est depuis l'avenir – en l'occurrence pour lui depuis l'Amérique – qu'il convient de regarder la France et l'Europe pour y déceler cette marche irrésistible vers l'égalité des conditions.

Ainsi l'esprit n'avancera pas ou plus dans les ténèbres. À temps nouveau, il faut une histoire nouvelle. Puisque celle liée à l'ancien régime d'historicité n'est plus opératoire : elle n'éclaire plus rien. Dans l'ancien régime d'historicité (avant 1789, pour prendre cette date symbolique), les acteurs avaient, certes, leur présent, vivaient dans ce présent, essayaient de le comprendre et de le maîtriser. Mais pour s'y repérer et donner sens à leur expérience historique, ils commençaient par regarder du côté du passé, avec l'idée qu'il était porteur d'intelligibilité, d'exemples, de leçons. Et l'histoire était l'inventaire de ces exemples et le récit de ces leçons. Alors que dans le régime moderne, c'est l'inverse : on regarde du côté du futur, c'est lui qui éclaire le présent et explique le passé ; c'est vers lui qu'il faut aller au plus vite. Il oriente les expériences historiques et l'histoire est téléologique : le but indique le chemin déjà parcouru et celui qui reste encore à accomplir. Toutes les histoires nationales et impériales modernes ont été conçues et écrites sur ce modèle : en Europe, puis dans le reste du monde. Il est devenu le patron sur lequel on a taillé les différentes histoires et, du même coup, un critère de l'entrée dans la modernité et une mesure des distances encore à parcourir. Le « déjà » est du côté de l'Europe (le centre) et le « pas encore » vaut pour le reste du monde (la périphérie).

La découverte et la mise en forme de l'histoire processus, régie par le progrès, a correspondu au temps heureux, sûr de lui et conquérant, des philosophies de l'histoire, des histoires universelles ou de la Civilisation. Comme l'indiquait François Guizot dans son cours à la Sorbonne de 1828, « *l'idée du progrès, du développement, me paraît être l'idée fondamentale contenue sous le mot de civilisation* » ; elle comporte deux dimensions : le développement de la société humaine et celui de l'homme lui-même. En somme, « *c'est l'idée d'un peuple qui marche, non pour changer de place, mais pour changer d'état* ». Si bien qu'il y aurait « *une histoire universelle de la civilisation à écrire*⁶ ». Il faudra attendre le

4 F. Hartog, *Régimes d'historicité, Présentisme et Expériences du temps*, Paris, Point-Seuil, 2012 ; Reinhart Koselleck, *Le Futur passé*, trad. française, École des Hautes Études en Sciences sociales, édition revue et augmentée, Paris, 2016, p. 307-329.

5 Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris-Garnier Flammarion, 1981, II, p. 399.

6 François Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, Paris, Hachette, 1985, p. 62, 58.

XX^e siècle pour commencer à mettre Civilisation au pluriel. Porté par l'accélération, le temps moderne emportait avec lui les notions d'anachronisme, de survivance, d'avant-garde, de retard et, à partir de Charles Darwin, d'évolution qui, appliquée aux sociétés humaines, avec Herbert Spencer, devint l'évolutionnisme. Le chemin de fer est vite perçu comme ouvrant « une nouvelle ère dans l'histoire de l'humanité » et, en 1837, le poète Adalbert von Chamisso voulait « prendre le train attelé au *Zeitgeist* – je n'aurais pu mourir en paix si je n'avais du haut de ce char de triomphe jeté un regard sur le futur qui se déroulait⁷ ». On ne peut dire de façon plus imagée et plus optimiste l'embarquement sur le régime moderne d'historicité. Pour Marx, adepte lui aussi du chemin de fer, les révolutions seront appelées à devenir, quelques décennies plus tard, les « locomotives de l'Histoire ».

En dehors de l'Europe

Hors d'Europe, le temps moderne fait passer le sauvage du statut d'enfant (qu'il avait depuis le XVI^e siècle dans le discours des missionnaires et des colons) à celui de primitif. Non pas hors du temps complètement, mais loin en arrière, il est, en tout cas, placé hors de l'Histoire et il n'a pas d'histoire. Pas d'histoire véritable, selon le sens nouveau porté par le concept moderne d'Histoire, qui l'installe comme la régisseuse du monde et « la nouvelle théologie » : l'universelle Clio. Aussi cet indigène, revient-il à ses colonisateurs de le faire entrer dans l'Histoire, en le faisant monter (au besoin par la force mais pour son bien) dans le train de l'Histoire.

Frappant est le changement de rapport au temps intervenu, en un siècle, entre Jean-Jacques Rousseau et les fondateurs de l'ethnologie. Dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755), Rousseau invitait le philosophe au voyage :

Toute la terre est couverte de nations dont nous ne connaissons que les noms, et nous nous mêlons de juger le genre humain ! Supposons un Montaigne, un Buffon, un Diderot, voyageant, observant, écrivant [...] Supposons qu'ils fissent ensuite l'histoire naturelle, morale et politique de ce qu'ils auraient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau dessous leur plume, et nous apprendrions à connaître le nôtre.⁸

Ici, le philosophe et le Sauvage sont encore de plain-pied : dans le même temps.

Déjà quelques décennies plus tard, avec la Société des Observateurs de l'Homme, fondée en 1799, le voyage philosophique se naturalise et se temporalise : il devient remontée vers les origines de l'humanité. Les peuples sauvages « nous retracent l'histoire de nos propres ancêtres » et leur observation nous permet de composer « une échelle exacte des divers degrés de la civilisation⁹ ». On est bien dans la civilisation au singulier et la mesure s'opère à partir du centre. Plus on s'en éloigne, plus on descend les degrés de l'échelle.

⁷ Adalbert von Chamisso, cité par R. Koselleck, « Gibt es eine Beschleunigung der Geschichte ? », *Zeitschichten*, Francfort sur le Main, Suhrkamp Verlag, 2000, p. 176.

⁸ Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, note X, *Œuvres complètes*, Pais, Gallimard, 1964, t. III, p. 213-214.

⁹ Jean Copans et Jean Jamin, *Aux origines de l'anthropologie française. Les mémoires de la société des observateurs de l'homme en l'an VIII*, Paris, Jean-Michel Place, 1994, p. 76.

Mais avec l'évolutionnisme, la temporalisation s'installe pleinement et le sauvage se mue en primitif. Il est moins vu comme notre ancêtre que comme le dernier contemporain du mammouth laineux. Certes, le primitif est dans le temps (non plus hors temps comme l'homme de la nature de Rousseau), mais dans un temps depuis fort longtemps révolu pour nous. Il est un anachronisme vivant ou une butte-témoin. Rencontrer des tribus sauvages actuelles revient à visiter des « monuments du passé », souligne Lewis Morgan¹⁰. Pour Edward Tylor, autre père fondateur de l'ethnologie, les derniers Tasmanis sont des hommes du Paléolithique : « *l'homme du Paléolithique cesse d'être une inférence philosophique pour devenir une réalité tangible*¹¹. » Alors que, lors des premières rencontres avec eux, au tout début du XIX^e siècle, ils apparaissaient encore aux découvreurs comme des représentants de l'heureux état de nature. Les enfants de jadis sont devenus très vieux, ce qui n'empêche d'ailleurs pas de continuer à les traiter comme des enfants. La mention de l'homme du Paléolithique fait directement écho au développement, en ces mêmes années, de la préhistoire. On est passé de l'homme antédiluvien de Boucher de Perthes à l'homme préhistorique. Les chantiers de fouille se multiplient. Prenant appui sur ces découvertes récentes, les premiers ethnologues fixent un cadre général. Ils dégagent un temps ethnologique et déterminent des stades dans le développement de l'humanité, avec la tripartition en sauvages, barbares, civilisés. Dans son *Ancient Society*, publié en 1877, Lewis Morgan raffine le découpage : le stade sauvage se divise en inférieur, moyen et supérieur, suivant le modèle des archéologues. Il en va de même pour la barbarie. Quant à l'état civilisé, il se découpe, sans surprise, en ancien et moderne, rejoignant le couple bien établi des Anciens et des Modernes.

Ainsi le régime moderne d'historicité présente-t-il deux versants : celui du progrès et de l'accélération (en Europe, au centre donc) et celui de l'évolution (ailleurs, dans la périphérie). À un pôle, on trouve l'homme moderne, toujours plus habité par le futur, à l'autre pôle, le primitif, qui végète dans un temps stagnant ou un présent permanent. Entre les deux, toutes les combinaisons ou les régimes temporels intermédiaires sont possibles. On n'est jamais en peine de classifications ! La colonisation a su en user à son avantage. Certes, l'évolution ou le devenir vaut pour l'univers entier, mais seule l'Europe (avant tout, l'Allemagne, l'Angleterre et la France) ont, pour ainsi dire, su extraire du devenir ce temps inouï qu'est le temps moderne, transmuer, tels des alchimistes, le temps ancien, celui de l'ancien régime d'historicité (formé lui-même d'un alliage composite) en un temps nouveau. Cette opération, laborieuse, qui s'est étendue sur plusieurs siècles, n'était pas inscrite de toute éternité dans le destin de l'Europe, elle aurait pu tourner autrement. Tout ce que l'on peut dire c'est qu'un ensemble de conditions l'ont rendue possible. J'en ai énoncé quelques-unes. Sur ce terrain en quelque sorte préparé, l'Histoire, portée par ce temps futuriste, était prête à tisser ses grands récits, ceux-là mêmes avec lesquels les nations européennes ont, d'une part, conforté leur élection et justifié leur domination et, d'autre part, aiguisé leurs rivalités et alimenté leurs antagonismes. Jusqu'à l'aveuglement complet des deux côtés, au cours de la Grande Guerre.

2) De l'Histoire à la Mémoire

Deux allégories nous donnent à voir ce moment de l'Histoire que l'on peut qualifier, au sens où nous venons de le voir, d'européenne. La première montre l'envol de l'Histoire ou la

10 Lewis Morgan, *La société archaïque*, trad. française, Paris, Anthropos, 1971, p. 45.

11 Edward Tylor cité par G.W. Stocking, Jr in *Victorian Anthropology*, Londres, Free Press, 1987, p. 283.

mise en marche du régime moderne d'historicité ; la seconde, sa chute : une Histoire proprement clouée au sol et un temps arrêté. La première (illustration 1) est un tableau à la gloire de Napoléon, exécuté par Alexandre Véron-Bellecourt, un peintre académique, qui a représenté plusieurs scènes de la geste impériale.



Le tableau a pour titre : « Clio montre aux nations les faits mémorables de son règne » ; il fut présenté au salon de 1806¹². On y voit, en effet, une Clio, vêtue à l'antique, indiquant du doigt ce qu'elle vient d'inscrire sur une grande stèle, à savoir les hauts faits de Napoléon, à un groupe d'hommes en costumes plus ou moins exotiques, Indiens avec leurs plumes, Turcs, Orientaux, et même Chinois, qui sont réunis là comme autant d'élèves studieux devant un tableau noir. À l'arrière-plan, le Louvre. Napoléon est présent, sous la forme de son buste en empereur romain, avec l'inscription « *veni, vidi, vici* », qui le désigne comme nouveau César. Au pied de Clio apparaissent des rouleaux (les travaux antérieurs de Clio) et on peut déchiffrer les noms d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon. Classique, la mise en scène obéit encore aux canons de *l'Historia magistra vitae* : une exemplarité du grand homme dans la manière de Plutarque et une Clio en distributrice de gloire.

Mais il y a quelque chose de plus, donné par le mouvement même du tableau : Napoléon n'est pas seulement César, il est aussi une incarnation de l'Histoire : il est cette force qui va, dont les effets se font sentir jusqu'au bout du monde. Celui en qui Hegel a reconnu l'Esprit du monde, alors qu'il traversait Iéna à cheval. Dans ses *Mémoires d'outre-*

12 Ce tableau, de bonnes dimensions (3,380 m x 2,750 m), est conservé au Louvre.

tombe, Chateaubriand disait de lui que, pendant seize ans, il avait été le Destin, et un Destin jamais en repos, sans cesse à courir pour remodeler l'Europe. Il était « *ce conquérant qui enjambait la terre*¹³ ». En lui, deviennent manifestes deux traits de l'Histoire moderne : son emprise sur le sort des pays et des hommes et sa vitesse d'exécution, elle ne demeure jamais en repos. Napoléon surgit, alors qu'on l'attend ailleurs ou plus tard.

Sous l'effet d'un temps, devenu acteur et processus, s'opère une synchronisation du monde : jusqu'en Chine. Ce que traduit la composition du tableau. Le régime moderne d'historicité galope. Pour s'écrire, l'Histoire passe de l'établissement de synchronismes (indispensables pour établir de l'avant et de l'après) à la synchronisation qui établit, selon une échelle du temps, du « plus tôt que », du « plus tard que », de l'avance et du retard (dont l'exotisme des costumes est un trait) : du « déjà » et du « pas encore ». Le conquérant est aussi le grand synchronisateur : *cosmokrator* et *chronocrator*, le maître du monde et le maître du temps. Ses rapides chevauchées à travers l'Europe, avec ses trains d'artillerie et le Code civil dans ses bagages, expriment aussi un heurt des temporalités. Avec cette allégorie, on se situe entre l'*historia magistra* et la nouvelle histoire. Le vol de l'aigle figure aussi l'envol de l'Histoire.

À l'autre extrémité de l'arc, une seconde allégorie traduit la chute de l'Histoire. Il s'agit d'une sculpture (illustration 2), créée par Anselm Kiefer en 1989¹⁴.



Intitulée « Ange de l'Histoire » ou aussi « Pavot et mémoire », elle fait directement référence à l'Ange de l'Histoire de Walter Benjamin, qui, lui-même, méditait sur le tableau

13 François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, édition critique de Jean-Claude Berchet, 2^e éd. revue et corrigée, Paris, Le Livre de Poche/Classiques Garnier, 2003-2004, volume 1, p. 1219, 1131.

14 Kiefer a offert cet Ange au musée de Jérusalem en 1990. Daniel Arasse, *Anselm Kiefer*, Paris, Editions du Regard, 2001, p. 216-217.

que Paul Klee avait intitulé *Angelus novus*. Ici, l’Ange n’apparaît plus que sous la forme d’un lourd bombardier en plomb. Kiefer s’était procuré une grande quantité de plomb provenant du toit de la cathédrale de Cologne. De grande taille, l’avion, carlingue et ailes froissées, semble plutôt exhumé d’une fouille archéologique que prêt à prendre son envol. L’Histoire dont il était le messager, celle de morts et de destructions, a eu lieu. Sur les ailes, à gauche et à droite, sont disposés d’épais livres, également en plomb, d’où émergent des fleurs de pavot. D’où l’autre titre de l’œuvre, qui renvoie au recueil de Paul Celan, *Pavot et mémoire*, publié en 1952, où il s’agit, à propos de la Shoah, de mémoire et d’oubli. Le pavot, a indiqué Celan, « implique l’oubli ». Sa fleur, qui tout à la fois apporte l’oubli et empêche la mémoire, provoque, au total, un oubli impossible à oublier.

Ne retenons ici que l’allégorie d’une histoire figée : l’Ange ne reprendra plus son vol, et l’avion non plus. Le temps est arrêté, et flotte un silence de mort. Le spectateur est confronté à un passé qui ne passe pas ou à un présent sans date, avec lequel n’a pu s’instaurer qu’un rapport où mémoire et oubli se mêlent ou, plutôt, s’entrechoquent et dont le silence, avec ses multiples valences, a, de fait, été, l’expression majeure pendant des années. Orgueilleux vecteur des avancées de la technique, à la suite du chemin de fer des années 1830, l’avion, cloué au sol, est lui-même un témoignage en ruine. Désormais, il appartient aux ruines qu’il a fait surgir. Le temps moderne, celui du régime moderne d’historicité, peut-il se remettre en marche et quels pourraient bien être les chants de gloire de Clio ?

Parlant de 1945 mais conçue à la fin des années 1980, l’œuvre de Kiefer relève de la Mémoire : elle entend faire mémoire de la catastrophe et conjurer l’oubli. En phase avec la montée de la Mémoire, elle en renforce la visibilité. Deux Mémoriaux (parmi bien d’autres possibles) témoignent de cette conjoncture où la Mémoire est devenue le point de vue d’où regarder l’Histoire. On est, en effet, dans ce que la psychanalyse a nommé l’après-coup. Ces monuments, par leur conception, par leur architecture, sont déjà par eux-mêmes des témoignages. Le premier est le Mémorial aux Juifs assassinés d’Europe, finalement inauguré en 2005 à Berlin (illustration 3).



Situé sur un terrain tout proche du bunker d'Hitler, il est l'œuvre de l'architecte américain Peter Eisenmann. Le visiteur découvre un champ de 2700 stèles en béton gris, disposées de manière inégale, pouvant donner l'impression d'un cimetière en ruine et abandonné. Sans autre indication ou explication, il est invité à déambuler entre les stèles et à se laisser impressionner, troubler par le lieu. Dans ce dédale sans paroles, la mémoire passe par l'affect. Si le visiteur veut de l'histoire, il doit se rendre au sous-sol au « Lieu de l'information ». Là, une exposition permanente donne à voir et à lire les différentes traces de l'extermination. Ce centre d'histoire, qui n'était pas prévu dans le projet initial, vient en appui de la mémoire. Le « lieu d'histoire » est mis au service du lieu de mémoire que veut d'abord être le monument.

Remontant le cours du temps, la Mémoire a saisi également la guerre de 1914, alors même que disparaissaient les tout derniers combattants. Les célébrations du centenaire ont vu de multiples commémorations. Ainsi le 11 novembre 2014, le président de la République française a inauguré un nouveau Mémorial (illustration 4) : « L'Anneau de la Mémoire ou Mémorial international de Notre-Dame-de-Lorette. »



Ce lieu, proche d'Arras, était déjà le site d'une « nécropole nationale », inaugurée en 1925 et rassemblant les dépouilles des soldats morts dans les violents combats qui avaient eu lieu sur la colline de Notre-Dame-de-Lorette en 1914-1915. Formé d'une grande ellipse, posée en porte à faux sur le rebord du plateau, le Mémorial, œuvre de l'architecte Philippe Prost, présente sur la face interne de l'anneau des plaques portant 580 000 noms de combattants morts entre 1914 et 1918. Appartenant à quarante nationalités, les noms se suivent, sans aucune distinction, par ordre alphabétique. En entrant à l'intérieur de l'Anneau par une tranchée, le visiteur pénètre, pour ainsi dire, dans la mémoire du lieu et, s'il le souhaite, l'histoire peut lui en dire davantage sur ces noms, dûment répertoriés dans les registres officiels des différents belligérants. Mais rien de plus, rien au-delà. L'Anneau se boucle sur lui-même. L'équilibre instable de la construction (du moins sa mise en scène)

indique peut-être la fragilité de la Mémoire. Si le lieu n'était plus visité, si les noms n'étaient plus épelés, alors l'oubli gagnerait définitivement la partie. Ainsi, du tableau de Véron-Bellecourt à l'Anneau de la mémoire, en passant par l'Ange de l'Histoire de Kiefer et le Mémorial de Berlin, la marche de l'Histoire s'est muée en chemins de la Mémoire.

Tel est le mouvement d'ensemble et le basculement qui s'est produit, menant de la mise en marche du régime moderne d'historicité à sa mise en question, d'un futur glorieux et impérieux à un futur douteux et menaçant. Du futurisme au présentisme, du moins en Europe. Or depuis longtemps déjà, depuis au moins ce « suicide de l'Europe », diagnostiqué par Paul Valéry dès 1919, l'Europe n'est plus le centre, et sa Clio, son universelle Clio a du plomb dans l'aile. Soutenir que les historiens n'auraient fait que reprendre le mantra de Larousse, en toute ignorance de ce qui s'était joué et continuait à se jouer, serait tout à fait faux, des doutes, des mises en question se sont exprimés et des reformulations ont été proposées. Parmi elles, citons celle des fondateurs des Annales, Marc Bloch et Lucien Febvre voulant remettre le rapport passé présent au cœur de la démarche de l'historien. Du côté des anthropologues, Claude Lévi-Strauss récusait dans *Race et histoire* (1952) l'évolutionnisme et montrait les civilisations moins comme échelonnées dans le temps qu'étaillées dans l'espace. En découlait que le progrès rétrogradait de « *catégorie universelle* » à celle seulement d'un « *mode particulier d'existence propre à notre société*¹⁵ ».

3) *Clio vue d'ailleurs*

Mais mon propos n'est pas de m'arrêter sur ces critiques, car nous reste encore à essayer de saisir Clio, cette fois non plus de l'intérieur de l'Europe, mais depuis l'extérieur. Jusqu'alors, le point de vue, internaliste surtout, s'est placé sur deux registres : Clio et le temps moderne ou le concept moderne d'Histoire, et Clio vue depuis la Mémoire ou la chute du régime moderne d'historicité. Bien entendu, cette moderne Clio était dans les bagages du colonisateur, qui a cherché à l'objectiver et à la naturaliser, en la présentant comme la maîtresse du monde et la maîtresse du temps. En retour, les succès de la conquête et de la domination ont contribué à valider sa pertinence. Une fois laissé de côté, le schéma chrétien d'une Histoire du Salut et providentialiste et une fois enclenché le temps moderne, l'évolutionnisme a fourni un nouveau cadre opératoire, puis le marxisme a apporté la science de l'Histoire et, après 1945, le développement et la modernisation sont devenus les mots d'ordre des grandes organisations internationales, comme l'ONU, et des décolonisations. Ce qui s'opérait alors n'était rien moins qu'un transfert du régime moderne d'historicité : chacun pouvait avoir son wagon dans le train de l'Histoire, voire sa propre locomotive. L'accélération, le primat du futur, la nation et le nationalisme, c'est-à-dire l'histoire téléologique qui va avec, étaient bien là. Avaient aussi cours les variantes, plus ou moins révolutionnaires, qui faisaient fonds sur le moteur de la lutte des classes où un des enjeux était de savoir à qui était dévolu le rôle du prolétaire. La révolution chinoise a frappé un grand coup. Le marxisme pouvait aider à chasser le colonisateur mais il était en même temps la pointe la plus avancée du régime moderne d'historicité. Avec lui, il fallait faire disparaître le passé, ses injustices et ses superstitions (religieuses) et être prêt à sacrifier les générations présentes, en débusquant les contre-révolutionnaires, pour faire advenir l'avenir au plus vite.

15 Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 368.

Une notation de l'historien Dipesh Chakrabarty est tout à fait éclairante. Parlant de ses débuts d'historien à Calcutta au sein de ce groupe devenu fameux des Subaltern Studies (qui réunissait dans les années 1970 des historiens indiens se réclamant du marxisme), il écrit que, pour eux, « *Marx était un nom bengali du coin*¹⁶ ». Jamais, en effet, ils ne s'interrogeaient sur ses origines allemandes, sur les catégories intellectuelles qu'il mobilisait et sur l'histoire de leur formation dans la pensée européenne. Bref, la question du rapport entre une pensée et son lieu ne se posait pas. Chakrabarty tenait « *pour acquise la pertinence universelle de la pensée européenne*¹⁷ ». Ce n'est que quelques années plus tard et à partir de l'Australie, où il résidait alors, qu'il a pu engager un travail réflexif qui l'a conduit à « *provincialiser l'Europe* », titre de son livre vite devenu une référence majeure dans les études postcoloniales. Provincialiser l'Europe, c'est comprendre en quoi Marx n'est pas « un nom bengali du coin » ! C'est-à-dire mesurer en quoi les catégories qu'il mobilisait avaient une histoire et, surtout, c'est se mettre en position de percevoir l'écart entre ces catégories et les réalités non occidentales qu'elles étaient censées appréhender. Cette voie de retour critique sur l'Histoire européenne est intéressante car elle affronte la difficile question de savoir qu'en faire aujourd'hui ? Mais d'autres options, plus radicales, ont plaidé et plaident pour son rejet complet et définitif. Non pas provincialiser, mais oublier l'Europe.

Le décalage temporel entre l'avion de Kiefer (qui nous ramène à 1945) et la date de la sculpture (1989) donne la mesure du temps qu'il a fallu en Europe pour prendre conscience que le régime moderne d'historicité s'était fracassé en 1945. Même si (peut-être surtout si) les décennies suivantes ont été celles d'une course effrénée au progrès, aux armements, à la modernisation et aussi à l'oubli dans le cadre de l'antagonisme entre l'Est et l'Ouest, rythmé par les crises de la guerre froide. Ces années, peut-on penser rétrospectivement, ont aussi fait écran. Or 1989, c'est la chute du mur de Berlin et l'annonce de la fin de l'empire soviétique. On peut y reconnaître le coup final porté au temps moderne et au concept moderne d'Histoire. Puisque l'idéologie qui s'était voulu la plus futuriste (avec les dizaines de millions de mort qu'elle laissait derrière elle) avait lourdement échoué. Si l'astre était, en fait, mort depuis pas mal de temps déjà, sa lumière continuait à parvenir en différents lieux de la terre et des écoles historiques s'en réclamant ont continué et certaines continuent encore. Toutefois, les échecs de l'effervescence révolutionnaire des années 1950-1960 dont se voulait porteuse une organisation comme la « Tricontinentale » ont amené les progressistes, ici et là, à se détourner d'une modernité qui les avaient, une fois encore, trompés. Au Moyen-Orient, la révolution iranienne de 1979 venait ouvrir une nouvelle voie et permettait « *la substitution d'un discours religieux aux références et aux discours de gauche*¹⁸ ». Un autre futur, avec parfois des tonalités apocalyptiques, se profilait à l'horizon. Le concept moderne d'Histoire achevait de perdre sa capacité à donner du sens, tandis que ce que nous avons nommé les fondamentalismes, mais aussi certains mouvements indigénistes gagnaient en puissance et en visibilité.

Et Clio, naguère « si adulée », que devient-elle ? A-t-elle encore une place dans le monde d'aujourd'hui ? Ou, dit autrement, un autre concept d'Histoire est-il en passe de se substituer au concept moderne, qui n'est plus et ne peut plus être en phase avec le monde du

16 Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe, La pensée postcoloniale et la différence historique*, trad. française, Paris, 2009, p. 21.

17 *Ibid.*, p. 21.

18 Ahmet Insel, « Des sociétés brutalisées », *Esprit*, mai 2016, p. 69.

nouveau siècle ? La Mémoire, on l'a vu, occupe le premier rôle, en Europe, mais ailleurs aussi, et s'est mise en place et en forme une culture mémorielle, qui se manifeste dans de multiples Mémoriaux et que rythment nombre de commémorations, grandes et petites. Pour une part, l'histoire, celle des historiens, s'est mise au service de cette Mémoire, très historienne, en fait, dans ses démarches, car enquêtrice, soucieuse d'archives et de traces de toutes sortes. Il s'agit de mémoires volontaires, plus à reconstruire qu'à retrouver, de mémoires que l'on n'a pas, que l'on n'a pu avoir (car une transmission n'a pu se faire), d'un manque et d'une absence que l'on cherche à combler. Des mémoires à faire reconnaître dans l'espace public comme un droit : un droit à la Mémoire.

Par ailleurs, pour essayer de mieux coller à la réalité d'un monde d'après les colonies et sorti du partage de Yalta, les historiens, pour laisser derrière eux les histoires nationales, impériales et coloniales, ont proposé des réponses, techniques presque, qui se sont nommées : histoire connectée, histoire partagée, histoire croisée et, finalement, histoire globale, aux fins de se soustraire au régime moderne d'historicité et à sa téléologie. Une chose est sûre, si un nouveau concept d'Histoire (peut-être justement sans H majuscule) devait émerger, il ne sera pas manufacturé dans les ateliers de l'Europe. Et ainsi le temps de l'Histoire au singulier ou avec H majuscule n'aura été qu'un moment, un moment de la vie de Clio. Avant, il y avait des histoires, et après, peut-être sommes-nous en passe de retrouver des formes renouvelées d'histoires au pluriel ?

François Hartog

Bibliographie

Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe, La pensée postcoloniale et la différence historique*, trad. française, Paris, 2009, p. 21.

François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, édition critique de Jean-Claude Berchet, 2e éd. revue et corrigée, Paris, Le Livre de Poche/Classiques Garnier, 2003-2004, volume 1, p. 1219, 1131.

Jean Copans et Jean Jamin, *Aux origines de l'anthropologie française. Les mémoires de la société des observateurs de l'homme en l'an VIII*, Paris, Jean-Michel Place, 1994, p.76.

François Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, Paris, Hachette, 1985, p. 62, 58.

François Hartog, *Croire en l'histoire*, Paris, Flammarion, 2013.

Idem, *Régimes d'historicité, Présentisme et Expériences du temps*, Paris, Point-Seuil, 2012.

Ahmet Insel, « Des sociétés brutalisées », *Esprit*, mai 2016, p 69.

Reinhart Koselleck, *Le Futur passé*, trad. française, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, édition revue et augmentée, Paris, 2016, p. 307-329.

Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle*, volume 12, article Histoire, p. 301.

Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 368.

Lewis Morgan, *La société archaïque*, trad. française, Paris, Anthropos, 1971, p. 45.

Ernest Renan, Lettre à Marcellin Berthelot, *Œuvres complètes*, Paris, Calman-Lévy, 1947, I, p. 634.

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, note X, *Œuvres complètes*, Pais, Gallimard, 1964, t. III, p. 213-214.

Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Garnier-Flammarion, 1981, II, p. 399.